

RETOUR  
EN BRETAGNE

Du même auteur

*Dictionnaire insolite de l'Égypte*, Cosmopole, 2012.

*Un paquebot pour Oran*, La Librairie Vuibert, 2019.

GUILLAUME DE DIEULEVEULT



RETOUR  
EN BRETAGNE

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022

ISBN 978-2-283-03495-8

« Logé partout, mais enfermé nulle part, telle est la devise du rêveur de demeures. »

GASTON BACHELARD,  
*La Poétique de l'espace*



## Prologue

Le jour de ses 18 ans, sa mère lui avait offert un cœur breton. C'était la tradition. La bague était en or, elle représentait deux mains soutenant un cœur surmonté d'une couronne. Pendant des générations, elle avait été reproduite par des orfèvres qui en ignoraient souvent la signification si bien que, d'un modèle à l'autre, son dessin s'était progressivement transformé.

Les mains, en s'allongeant, avaient fini par ressembler aux ailes d'un ange. Le cœur, devenu rond et bombé comme un globe, paraissait contenir quelque chose de compact et de tiède au-dessus duquel les sphères d'or, symbolisant la couronne, étaient comme en lévitation.

Jadis, dans les pays celtes, c'est en s'offrant cette bague que les fiancés se liaient l'un à l'autre.

Elle la portait toujours et, qu'elle soit vibrante de colère ou sereine, reposée, fatiguée, triste ou joyeuse, j'admiraits son éclat à sa main. Ces deux mains comme des ailes,

## RETOUR EN BRETAGNE

portant un cœur semblable à un petit univers, ma rêverie venait s'y lover lorsque, tenant sa main dans la mienne et jouant du bout des doigts avec le cœur qu'elle portait à son doigt, je laissais mon âme flotter un instant sur le son de sa voix, puis s'échapper.

Elle n'allait pas bien loin : sitôt envolée, elle se posait dans un recoin de ce cœur et là, à l'abri de la couronne, tout enveloppée d'or, songeait à ce vieux pays dont elle portait un morceau à la main. Elle s'y promenait comme dans une maison de famille, une maison de l'enfance dont on se souvient devenu grand. Elle descendait vers des bois et des marais où dormait une eau calme et profonde. Sous le miroir cuivré de sa surface, elle devinait des palais endormis, des villes englouties, des chimères. Puis, elle grimpait jusqu'au sommet de collines où bat le vent, où les nuages passent en rafale, où le soleil est vif. Elle s'arrêtait au bord de falaises semblables à des terrasses qui dominaient la mer. Partout, elle se sentait chez elle. Et lorsque je devais quitter ma rêverie pour revenir à moi, elle s'envolait bien vite de ce cœur en or et retournait nicher dans le cœur de chair qui bat au creux de ma poitrine. De ces voyages immobiles, silencieux, invisibles, elle rapportait sous ses ailes de vastes horizons et des recoins secrets : un rocher moussu, le creux d'une vague ou d'une racine. Elle les déposait dans mon cœur et je le sentais battre plus fort.

Un jour, cette rêverie en bagage, je suis retourné en Bretagne.

I.

Être breton

*Le printemps ; de Dol à Machecoul,  
sur la frontière ;  
dans les monts d'Arrée ; à Tréguier*



## 1.

### Sur le quai de Roscoff

Le *Pont-Aven* brillait d'un éclat phosphorescent dans le petit matin. À peine descendu du taxi qui m'avait conduit au port de Roscoff, j'avais ressenti les profondes vibrations de la machine qui remplissaient l'atmosphère et imposaient leur grondement de basse au petit matin. Le bateau était amarré et seule une de ses deux cheminées laissait filer, comme un volcan à demi éveillé, un léger toupet de fumée blanche qui s'évaporait bien vite dans le ciel encore sombre. Le soleil n'était pas tout à fait levé mais je devinais, dans la brume et dans les étoiles qui scintillaient au-dessus de la baie de Morlaix, la promesse d'une journée lumineuse, prélude à une paisible traversée.

Mon sac à l'épaule, j'entrais dans le hangar et, suivant des flèches orange dessinées sur le sol, je me dirigeais vers les guichets de la Brittany Ferries. Alignés sur des rangées de fauteuils ou patientant dans la file, des Anglais s'apprêtaient à rentrer sur leur île.

Depuis plus d'un an désormais, je multipliais les voyages à travers la Bretagne. J'avais arpenté ses montagnes, ses landes et ses vallons ; dormi dans ses forêts de hêtres, au bord de ses rivières ou dans des maisons battues par la pluie et le vent ; je m'étais égaré dans les méandres de ses voies rapides, dans les ronds-points de ses zones périurbaines. J'avais erré dans ses villages gris d'ennui où, le soir, seule brille la lumière d'un abribus ; j'avais marché dans ces villes engourdies par le tourisme, dont les rues très anciennes finissent par ressembler à des allées de centres commerciaux ; j'avais flâné sur ses quais déserts, enjambé les murets de ses cimetières ; je m'étais reposé contre le granit de ses églises. J'avais rencontré des Bretons. Ils avaient été comme des sémaphores s'agitant dans la nuit : certains m'avaient guidé, d'autres m'avaient égaré.

J'étais en quête. Ce que j'étais parti chercher à travers la Bretagne et que j'espérais maintenant trouver en Cornouailles de l'autre côté de la Manche, c'était une impression, toujours la même, que je cherchais depuis des années à travers mes voyages, un sentiment fugace et fragile se nourrissant du souvenir de ce qui fut, n'est plus et pourtant demeure.

Bien des années plus tôt, alors que je vivais en Égypte, j'en avais fait l'expérience pour la première fois au Caire et surtout à Alexandrie. En marchant dans les rues de cette ville où les civilisations se superposent comme un mille-feuille, j'avais découvert la réalité de cette mémoire

enfouie, invisible, omniprésente grâce à un petit guide de voyage écrit par Daniel Rondeau. On pouvait y lire cette formule que, depuis, j'emporte partout avec moi, comme un viatique : « Ce qui fut, n'est plus et pourtant demeure. » N'ayant rien à y faire de particulier, j'y revenais pourtant sans cesse. Ce qui m'attirait à Alexandrie, ce n'était pas simplement le souvenir de ce qu'avait été cette ville cosmopolite et francophone, méditerranéenne, brillante, tumultueuse. Je n'avais rien à voir avec cette histoire. Ce qui m'attirait, c'était le sentiment unique que me procurait ce souvenir et que l'on nomme mélancolie. Il se nourrissait de tout ce qui pouvait évoquer le passé : le nom des rues, dont les plaques étaient encore écrites en français, en italien, en arabe ou en anglais, les moulures de plâtre de style rococo qui tombaient en morceaux, de vieilles portes qui ouvraient sur des couloirs obscurs, des balcons, des volets décrépits, des ferrures rouillées. Depuis, j'étais hanté par le souvenir de cette mélancolie.

Tests sanitaires, certificats, passeport, tickets : tout était en règle. La guichetière m'indiqua un siège où je pris place. Assis à côté de l'énorme valise d'une jeune Anglaise, je songeais au petit déjeuner que j'allais bientôt prendre. J'avais faim.

En attendant que l'on nous conduise au bateau, je m'abîmais dans la léthargie où me plongent systématiquement les salles d'attente et les halls d'aéroports. Sous la lumière blanche des néons qui pendaient à des chaînettes

accrochées aux poutres de métal, je voyais la grande salle se remplir progressivement de voyageurs hagards, somnolents, ébouriffés, chuchotant encore comme s'ils craignaient de sortir trop brusquement de leur sommeil. Puis, à travers les haut-parleurs, une speakerine nous invita à nous présenter à la douane. Tout le monde s'aligna en silence devant deux petites casemates de plexiglas.

On nous fit ensuite monter dans un bus. À l'autre bout du parking, le *Pont-Aven* nous apparaissait comme un immense vaisseau fantôme, tout auréolé de lumières électriques. Le bus s'arrêta au pied d'une espèce de rampe. Valise à la main, je l'empruntais et, lorsque j'entrais dans le bateau, je fus saisi par une impression de vide.

La dernière fois que j'avais pris le ferry, c'était pour aller d'Alger à Marseille. Le contraste entre le vieux bâtiment déglingué, rouillé tout plein de passagers et de bruit, et ce grand navire lustré et silencieux était frappant.

Personne dans les couloirs où le bruit de mes pas était absorbé par une épaisse moquette. Parfois, un membre de l'équipage, masque sur le nez, passait près de moi en frôlant les parois. Les bars étaient fermés, la salle de cinéma ne donnait plus de films : dans ce bateau aussi, l'épidémie avait imposé sa morosité. Ça et là, quelques voyageurs assis, en silence. Je montais sur le pont : le soleil brillait déjà, un vent piquant s'était levé et la baie s'était couverte de voiliers.

Plus bas, très loin en dessous de moi, les dockers soulevaient de lourdes haussières. Elles tombaient dans l'eau avec un bruit de serpillière puis étaient aspirées à bord en se tortillant comme des spaghettis.

Alors, dans un grondement, le *Pont-Aven* s'écarta du quai.

Il longeait l'île de Batz quand une longue ondulation, tout juste de la houle, le fit osciller d'avant en arrière. La vibration des machines se fit plus intense, les deux cheminées crachèrent un lourd panache de fumée jaunâtre et le bateau, tout frémissant, s'élança vers le large.

Le vent me chassa bien vite du pont supérieur. Je trouvais une place à l'arrière. Assis dans un recoin, bien à l'abri, les yeux posés sur le sillage hypnotique que les deux hélices traçaient dans l'eau, je me laissais aller à la contemplation bienheureuse de l'océan.

Parfois, nous croisons un cargo embarqué dans le rail d'Ouessant, la route maritime la plus empruntée au monde, qui conduit les bateaux à travers la Manche, d'Iroise à la mer du Nord. Depuis mon recoin il semblait tout petit, tout seul, et je savais bien qu'en réalité c'était un navire gigantesque : un supertanker, un porte-conteneur géant. Sa petitesse apparente soulignait l'immensité de la mer. Puis, un pétrel apparut : il était à hauteur de mon visage, presque à portée de main. Les ailes immobiles et pourtant volant à même allure que le paquebot, il nous escorta pendant quelque temps jusqu'à ce que, d'un simple battement

d'ailes, il s'écarte et disparaît. Ensuite, ce fut un petit bateau de pêche immobile, ballotté par les vagues comme un bouchon. Depuis les hauteurs des ponts supérieurs, le pêcheur en ciré jaune tirant ses filets ressemblait à une figurine dans un jeu d'enfant ; enfin, un catamaran, filant à l'équilibre sur son flotteur tribord, nous croisa comme une flèche. J'osais alors une tête hors de mon abri : les côtes anglaises se déployaient devant moi, toutes moutonnées, toutes vertes, avec parfois l'éclat bleu-gris d'un toit d'ardoises. Dans le sillon qui courait entre deux collines plus grosses que les autres se trouvait Plymouth.

La baie était barrée par une longue digue de béton sur laquelle je devinais l'éclat moussu des vagues. Derrière, un bateau de guerre tournait autour de sa bouée. Le *Pont-Aven* le passa lentement puis, très doucement, alla se placer sur le quai. Il y eut un « clang » sonore : la passerelle avait été descendue, nous allions pouvoir sortir. Cette traversée s'était déroulée sans heurt, comme tendue sur un fil de soie. En posant le pied à terre, j'eus l'impression de sortir d'un rêve.

La Cornouailles se tenait devant moi. Ce fut d'abord, un peu comme à Roscoff, la casemate d'un douanier, puis un parking désert que je traversais, courbé sous le poids de mes bagages, haletant, mais porté par l'espoir qui m'avait poussé à entreprendre cette traversée de la Manche.

Après l'Égypte, bien d'autres voyages m'avaient permis d'éprouver cet étrange sentiment découvert à Alexandrie.

## RETOUR EN BRETAGNE

Je l'avais retrouvé dans des endroits surprenants : en Patagonie, dans le Grand Nord canadien, au Sri Lanka, en Algérie... Dans chacun de ces endroits, des écrivains étaient passés avant moi, m'ouvrant les portes de cet étrange territoire de l'âme, qui n'est ni triste ni joyeux mais, précisément, mélancolique, où la rêverie engendre l'action, où la solitude n'est jamais pesante.

Dans les rues d'Oran et d'Alger, je m'étais nourri du souvenir d'Albert Camus, qui avait été le témoin vivant de la disparition du pays où il avait grandi ; à l'abri des murs de Galle, la vieille forteresse hollandaise qui tenait jadis la pointe sud du Sri Lanka, j'avais marché dans la poussière des ruelles, je m'étais reposé à l'ombre des manguiers où Nicolas Bouvier était devenu fou, perdu dans ce théâtre d'ombres, égaré entre les fantômes et les vivants ; dans la vallée du Yukon, j'avais voyagé à la suite de Jack London et de ces chercheurs d'or venus brûler leurs rêves de grandeur dans les immensités sauvages ; en Patagonie, avec Jean Raspail, j'avais pleuré la disparition des Indiens Alakalufs, détruits par la civilisation quand elle était arrivée au bout du monde.

Et lorsque j'étais revenu en Bretagne, j'avais découvert qu'elle est comme la Patagonie : son histoire est celle d'une disparition. C'est pourquoi les Bretons sont si rêveurs et si fiers. Ils sont hantés par la nostalgie de ce qu'ils auraient pu devenir.



## 2.

### La menace kitsch

Au fil des siècles, tout ce qui fait une nation a disparu de Bretagne. Comme les murailles d'un château fort assiégé par un ennemi trop puissant, elle s'est écroulée par pans entiers. La première enceinte à avoir cédé est celle du pouvoir politique. Brisé par les coups de boutoir que lui portaient les rois de France, le duché de Bretagne avait reçu le coup de grâce le 28 juillet 1488, lors de la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, où les troupes royales ont écrasé la chevalerie bretonne et les soldats anglais, gascons, basques, espagnols venus lui prêter main-forte. Le mariage d'Anne de Bretagne avec deux rois de France et la dissolution du duché dans le royaume étaient venus ensuite comme tombe un fruit mûr. Après cette défaite, la Bretagne avait connu quelques soubresauts pour l'honneur : la chouannerie, cette grande révolte des campagnes contre les villes qui culmina, quand plus aucun espoir n'était permis, avec l'aventure épique et désespérée d'un

petit Morbihannais obstinément acharné contre Napoléon Bonaparte et tout ce qu'il représentait : Georges Cadoudal. Bien plus tard, au XX<sup>e</sup> siècle, il y eut encore quelques attentats nationalistes dont l'inutilité soulignait, à chaque fois, l'absurdité.

En morcelant le duché en cinq départements, la Révolution avait préparé le chemin de la république qui, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, allait créer une région « Bretagne » amputée de la Loire-Atlantique : ultime démantèlement.

Après ce premier désastre, les autres pans de la nation bretonne s'étaient inéluctablement effondrés. La république était animée par la même volonté centralisatrice que la monarchie, mais, aidée par la technique toute-puissante, elle était autrement implacable.

D'abord, ce fut la culture du peuple qui tomba. Cet animal insaisissable, sauvage, sensuel qui vivait dans les âmes et se transmettait par la langue, les histoires et les œuvres de l'art populaire : les vêtements, les meubles de bois, les sculptures dans les églises, sur les calvaires et dans les cimetières, la musique. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle romantique, avide et décadent, cette flamme pure était devenue à la mode et, sous la houlette d'artistes et de savants, elle avait été codifiée, folklorisée, recopiée, systématiquement étouffée. Aujourd'hui, la défaite est totale : on pratique les danses traditionnelles sur le carrelage des salles de fêtes municipales, on écrit des prénoms sur des bols à oreilles.

Deux arcs-boutants soutenaient cette muraille. C'étaient la langue et la religion. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, la culture populaire était déjà en état de mort cérébrale mais la langue et le catholicisme, qui s'appuyaient l'un sur l'autre, tenaient encore solidement. Ils résistèrent jusqu'aux années 1950 puis, d'un seul coup, s'écroulèrent. Les parents cessèrent de transmettre le breton à leurs enfants, les curés cessèrent de prêcher en breton et de prier en latin : le mystère se dissipa, les nefs de granit apparurent bien nues et bien grises, les églises se vidèrent et les émissions de télévision remplacèrent les veillées au coin du feu. Aujourd'hui, le catholicisme est mourant en Bretagne et le breton à l'agonie. Le vieux pays continue de disparaître sous nos yeux.

Que reste-t-il de la Bretagne ? Un exposé objectif consiste à dire qu'il s'agit d'une région administrative peuplée d'un peu plus de trois millions de personnes et composée de quatre départements : l'Ille-et-Vilaine, le Morbihan, les Côtes-d'Armor et le Finistère. Que cette région a pour capitale Rennes mais que son dynamisme repose sur un maillage très dense de villes moyennes comme Vannes, Lorient, Quimper, Brest, Morlaix, Lannion, Saint Briec... Que ces villes, fort bien reliées par un système de voies rapides, sont entourées de zones industrielles et commerciales reflétant la vigueur de son économie. Que la Bretagne est en outre, du fait de la beauté de son littoral, une des premières destinations touristiques de France. Que son

agriculture est l'une des plus performantes au monde, bien que son modèle productiviste soit remis en question. Semblable exposé ne suffit pourtant pas à épuiser la matière car la Bretagne, c'est encore autre chose.

À vrai dire, plus ce qu'elle est – une région française comme les autres – tend à s'imposer sur ce qu'elle fut – un embryon de nation qui aurait pu être un État –, plus la Bretagne se détache du lot. Paradoxe apparent : malgré sa disparition, son identité est plus forte que jamais. Dans l'uniformité grisâtre de la société mondialisée qui est en train d'émerger sous nos yeux, ce besoin de s'enraciner dans une identité bien déterminée n'a en fait rien d'étonnant.

Mais la vraie question est là : alors que son territoire est amputé, sa culture figée, sa langue en train de disparaître, à quelle « identité » se raccrocher ? Combien de Bretons connaissent les paroles du *Bro goz ma zadou* qui est censé être leur hymne ? Combien savent pourquoi l'hermine est le symbole de la terre qu'ils habitent ? En réalité, la Bretagne est devenue un chapelet d'idées préconçues, toujours les mêmes : le drapeau noir et blanc, les crêpes, le cidre, le caramel au beurre salé, un marin-pêcheur en colère, des femmes au caractère bien trempé, des punks à chien, de l'alcool de mauvaise qualité en forte quantité, des rave-parties dans des champs boueux, des petits ports pleins de charme, des pulls marins, des élevages de porc, du soleil plusieurs fois par jour dans le pays où « il ne pleut que sur

les cons », des kouign-amann luisants de beurre, etc. Mises bout à bout, toutes ces images composent un portrait de la Bretagne. Milan Kundera donne du kitsch la définition suivante : « Avant d'être oubliés, nous serons transformés en kitsch. Le kitsch, c'est la station de correspondance entre l'être et l'oubli. » Les crêpes, le cidre et le drapeau breton sont l'ultime expression kitsch de la Bretagne, avant totale disparition dans l'oubli.

Pourtant, quelque chose devait bien vibrer encore quelque part : c'est cela que j'avais recherché pendant plus d'un an. Cela pouvait être très vieux : il existe bien, dans certaines forêts des monts d'Arrée, des roches qui tremblent.

Lorsque j'entrepris cette quête, un seul espoir m'habitait, il provenait de ma méconnaissance de la Bretagne. J'avais décidé de m'y accrocher. Il s'agirait d'aller au-delà de la surface, du peu de ce que je connaissais et qui me faisait dire « J'aime la Bretagne », c'est-à-dire, en ce qui me concernait, une bande côtière profonde de quelques centaines de mètres, large d'une poignée de kilomètres, qui se trouvait quelque part dans le golfe du Morbihan. Pendant des années, mes rapports avec la Bretagne s'en étaient tenus à cela. Je crois bien que je n'étais pas le seul à dire « aimer la Bretagne » alors qu'en réalité je n'en connaissais qu'une plage, un port, un bar, une promenade au bord de la mer. Cette ignorance serait ma chance : je décidais de m'enfoncer sous l'épiderme, d'aller

## RETOUR EN BRETAGNE

creuser dans les profondeurs de la terre pour tenter de découvrir, s'il était encore temps, ce qui, malgré tout, demeurait.

### 3.

## Breton de nulle part

Je n'ai fait la découverte de mes origines bretonnes que tardivement et par hasard. Être breton, dans la famille où j'ai grandi, cela n'intéresse personne. On n'en parle jamais. J'ai appris que j'étais breton par la bande, vers l'âge de 15 ans. « Dieuleveult, c'est breton ça », m'avait annoncé un beau jour le père d'un ami, féru de généalogie. Je ne m'étais jamais posé la question d'être quoi que ce soit. J'étais né un 26 juillet et je savais simplement que c'était le jour de la sainte Anne, la grand-mère du Christ et, par extension, celle de tous les Bretons. Je passais mes vacances à Machecoul, Loire-Atlantique, capitale du pays de Retz et à Saint-Sulpice-des-Landes, Loire-Atlantique, capitale de rien du tout. Deux endroits que personne ne connaît ou, si vous les connaissez, qui ne vous inspirent probablement pas grand-chose et pourtant c'était de là que je venais si je devais venir de quelque part. Je vivais à Versailles.

Versailles, c'étaient des avenues rectilignes balayées par le vent, l'école, l'ennui. J'avais hâte de partir de là mais pour aller où ? Et voilà que j'étais breton. Il fallait bien que je le sois puisqu'on me le disait. Je ne savais pas bien ce que cela voulait dire mais je décidais fermement de le devenir, attiré confusément par le côté kitsch de la Bretagne, le seul qui me fut alors accessible depuis ma banlieue : les musiciens, les marins, la mer. Tout cela me paraissait infiniment plus attirant, plus racé, que cette ville humide où je grandissais parmi tant d'autres moi-mêmes qui semblaient tous destinés à finir comme leurs parents, employés de quelque multinationale, dans quelque tour vitrée de la Défense.

Ce que je savais de ma famille au fond, c'était peu de chose et cela provenait surtout de souvenirs d'enfant. Une histoire avait particulièrement frappé mon imagination. C'était celle du chevalier de l'an mil, « Guillaume Dieuleveult », banneret de cinquante lances qui, en 1096, était parti faire les croisades, en avait rapporté, frappées sur son écu, les armes que nous portons depuis : « D'azur à six croissants contournés d'argent, posés trois, deux et un, l'écu timbré d'un casque taré de profil, orné de ses lambrequins », assorties de cette devise en vieux français « *Diex el volt* ». On me la racontait parfois à l'heure du dîner et, tout en lapant ma soupe, j'admirais l'énorme chevalière d'or qui ornait la main gauche de mon père et se trouvait juste à hauteur de mes yeux, sur laquelle se

déployaient les croissants de lune, la devise enrubannée, le heaume, les plumes et qu'il me laissait parfois saisir pour mieux l'admirer.

« Enfin les Dieuleveult, c'étaient surtout des cul-terreux », rigolait ma mère qui était bien plus chic que mon père puisqu'elle venait de Nantes. « Des hobereaux », corrigeait-il. La conversation s'était toujours arrêtée là. Il y a mille ans, un chevalier était parti faire la croisade, en était revenu, avait donné naissance à une longue lignée de cul-terreux dont j'étais le descendant. Voilà à peu près tout ce que je savais de mes origines.

À cette époque, on écoutait des CD. Je parvenais chaque mois à économiser les 120 francs qui me permettaient d'en acheter un, que je choisisais toujours avec précaution et que j'écoutais *ad libitum*. Mois après mois, depuis mes 12 ans, je composais ainsi ma petite bibliothèque musicale : Bob Dylan, The Velvet Underground, Neil Young, The Kinks, Sweet Smoke, Serge Gainsbourg, The Grateful Dead... Avec mes amis, nous étions assez bornés au sujet de la musique. Et voici qu'un jour je m'achetais un disque des Tri Yann. Je l'écoutais avec ferveur : sans que je sois capable de me l'expliquer, ces chansons m'ouvraient des horizons nouveaux, des sentiments étranges et familiers, qui résonnaient singulièrement au plus profond de mon cœur. La chanson « La découverte ou l'ignorance » avait été une révélation. « La Bretagne n'a pas de papiers / Elle

n'existe que si, à chaque génération / Des hommes se reconnaissent bretons. »

Alors, je m'achetais un tee-shirt orné d'un énorme triskèle que j'exhibais dans les rues du quartier Saint-Louis, une sorte de Versailles dans Versailles. La consécration arriva avec le concert des Tri Yann, à l'Olympia. Ce soir-là, portant fièrement mon tee-shirt, je communiais à la foule, aux drapeaux noir et blanc, aux musiciens. À ce moment précis, sur le boulevard des Capucines, au cœur de Paris, nous avions tous, ensemble, quelque chose en commun. Nous étions tous bretons. Cette certitude ne m'a jamais abandonné.

Survint un problème. J'étais désormais breton, c'était entendu. Mais breton d'où ? L'honnêteté aurait dû me pousser à dire : breton de Versailles. C'était là que mes parents, arrivant de Nantes, s'étaient installés, où j'étais né. Après tout, je n'étais certainement pas le seul dans ce cas. Mais ce n'était évidemment pas une réponse acceptable.

Quand on est breton et qu'on ne vit pas en Bretagne, on affirme : je suis breton de tel endroit et on cite le lieu où l'on passe ses vacances. Locmariaquer, Loctudy, Sainte-Marine, Kersaint. Ça vous pose immédiatement votre breton. Je ne pouvais pas dire Machecoul, ou Saint-Sulpice-des-Landes, en Loire-Atlantique : on m'aurait ri au nez. Alors j'éludais, je disais : d'un peu partout, du Finistère, du Morbihan, ça dépendait.

Il paraît que la Bretagne est partout où sainte Anne, sa patronne, est honorée. Non loin de notre vieille maison de Saint-Sulpice-des-Landes, dans un lieu où la roche affleurait, où poussaient des chênes maladifs et quelques buissons d'ajonc, un de nos grands-pères, dont nul ne connaissait plus le nom, avait dédié une petite chapelle à sainte Anne. Nous nous y rendions parfois en pèlerinage. Il fallait d'abord traverser la ferme, remonter la « route des vaches » que nous appelions ainsi parce qu'elle était toujours parsemée de bouses craquelées que je m'appliquais à écraser de manière systématique : une fois la croute brisée, la merde fraîche remontait le long de mes petites bottes et les mouches que j'avais dérangées dans leur festin s'envolaient furieusement autour de mes mollets. Le pèlerinage durait une bonne quinzaine de minutes par la route où jamais ne passait de voiture.

Arrivés à hauteur du sanctuaire, nous nous engageons sous la voûte des vieux chênes et faisons notre prière : « Sainte Anne oh bonne mèreuuuu, toi que nous iiiiiimplorons, entends notre prièè-reuu et bééénis tees breuutons ! » Surmontant la statue de la mère de Marie, il y avait cette plaque : « Catholiques et bretons, toujours ! » Puis, nous rentrions pour prendre le goûter. Bretons ? Je crois que c'était si évident que personne n'en parlait jamais dans ma famille. J'appris bien plus tard que mon arrière-grand-père parlait aussi bien le breton – celui du Léon – que le français. Jamais je n'avais entendu mon grand-père en

prononcer un mot. Mon père l'ignorait totalement. Les origines bretonnes de ma famille remontent à plusieurs siècles. Mais il avait suffi d'une génération pour que tout cela disparaisse.

En allant très loin dans le temps, ma famille est originaire de Normandie : notre nom apparaît pour la première fois quelque part du côté de Couterne, dans l'Orne. Il proviendrait d'une tradition viking : le cri de guerre « *Thor Aie* », qui signifiait « Dieu aide » et qui aurait été christianisé en « *Diex aye* », puis en « *Dieu sie* » et serait devenu, avant la première croisade, « *Diex el volt* ». On ne trouve pas trace de Dieuleveult en Bretagne avant 1586. À cette époque, Philippe-Emmanuel de Vaudémont, duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, avait convoqué le ban et l'arrière-ban de Carhaix pour faire la guerre au roi de France. Parmi tous ces petits nobles-là, il y avait un Dieuleveult. Comment était-il arrivé de Couterne à Carhaix, mystère.

Puis la branche normande s'était éteinte, les Dieuleveult s'étaient installés en Cornouaille. Il y avait eu un moine à l'abbaye de Langanet, un gouverneur de la forteresse des Essarts, en Vendée, un officier de marine, des avocats, des juges, quatre prêtres... Pendant deux siècles, ces Dieuleveult-là avaient vécu de part et d'autre de la Montagne Noire, entre Carhaix et Gourin ; certains avaient poussé jusqu'à Brest, d'autres avaient fait leurs études à Rennes. Ils avaient gardé leur nom français et s'étaient

mêlés à la petite noblesse locale, nombreuse et désargentée. Mais ils étaient morts plus qu'ils ne s'étaient multipliés : au début du XVIII<sup>e</sup> siècle il n'en restait qu'un, prénommé Jacques-François. Le 16 janvier 1799, à Lannion, son fils, François-Marie, avait épousé en secondes noces Céleste-Marie-Hyacinthe Le Gentil de Rosmorduc, et c'est de cette union que je descends.

Son portrait, une gouache assez malhabile réalisée pendant sa jeunesse, ornait jadis le salon de mon grand-père. C'était un modeste petit cadre ovale. Il représentait un jeune homme habillé à la mode de l'Ancien Régime, coiffé d'une perruque, poudré, pourvu de grands yeux ovales et doux, esquissant une sorte de moue qui semblait dire : « À quoi bon ? » François-Marie était médecin. Il s'était installé à Tréguier où il avait exercé toute sa vie. Il avait eu deux fils, Albert et Paul. Ils sont tous enterrés dans le cimetière de Tréguier, c'est pourquoi à la question « D'où viens-tu en Bretagne ? » j'aurais pu répondre : de Tréguier. Mais nul, dans ma famille, à part moi, ne semblait s'en soucier.

Ce pays dont je me revendiquais mais que je ne connaissais pas m'était pourtant bien plus familier que je ne le pensais : il constituait une part de moi-même. De manière silencieuse et inconsciente, d'une génération à une autre, quelque chose qui le composait m'avait été transmis. Cela expliquait mon attirance constante pour cette terre et ce

## RETOUR EN BRETAGNE

sentiment immédiat, dès que je m'y trouvais, d'y être chez moi, à demeure.

Mais de quoi cette demeure était-elle constituée ? C'était cela qu'il s'agissait de découvrir. Les années passèrent sans que je puisse prendre le temps de la chercher. Et plus elles passaient, plus se renforçait, avec mon amour, cette obsession de la Bretagne. Il ne manquait qu'une occasion pour que je me mette enfin en quête. Elle me fut donnée par une épidémie mondiale.

## 4.

### Partir en Bretagne

Au mois de mars, je m'étais retrouvé enfermé du jour au lendemain, avec ma femme et mes enfants, coincés tous ensemble dans notre appartement comme dans la cale d'un bateau, avec interdiction d'en sortir. Plus personne ne voyageait : j'avais dû abandonner un projet de séjour sur une île maudite de l'archipel des Caraïbes. Je songeais alors que, le monde s'étant singulièrement agrandi depuis que les avions avaient cessé de voler, je pourrais partir en Bretagne comme on va à l'autre bout de la planète. Sur le mur qui faisait face à mon bureau, la carte de Bretagne remplaça celle de l'île lointaine et mon esprit s'y projeta.

Très vite, je brûlais de partir à l'aventure. Dans la monotonie de cet interminable confinement, la Bretagne m'apparaissait plus que jamais comme un univers scintillant et joyeux, vibrant de promesses de liberté. Je m'y voyais, arpentant des forêts solitaires, dormant au bord de sentiers, marchant dans la bruyère ou sur des grèves battues par le

vent, m'imprégnant de légendes, rêvant au pied de forteresses ou de vieilles croix, au creux de rochers moussus.

Quelques semaines plus tard, profitant de plusieurs jours de répit que me laissait mon travail, j'avais mis dans un sac à dos mes affaires de randonnée, une tente, de la nourriture pour plusieurs jours. J'étais monté dans ma voiture et, laissant derrière moi la ville, l'enfermement, l'ennui des mornes journées, j'étais parti.

Il faisait un temps radieux. L'autoroute qui mène vers l'ouest était déserte mais je roulais doucement, je n'avais pas envie de brusquer les choses. Je n'avais pas allumé la radio, je me laissais bercer par les vibrations de la voiture. Autour de moi, tout était vide. Parfois, je doublais un camion solitaire.

Le programme de ces premiers jours de voyage était assez clair : avant de m'enfoncer dans la profondeur du vieux pays, j'avais décidé d'en éprouver les contours. J'avais l'intention d'explorer la Bretagne comme on visite une maison, de la cave au grenier. Mais je voulais d'abord sonder les murs qui protègent cette maison, ses frontières. Au nord, à l'ouest et au sud, elles sont très clairement délimitées par la mer. Mais à l'est, c'est autre chose. Sur la carte accrochée au mur de mon bureau, la Bretagne me faisait l'effet d'un mollusque : comme une bernique à l'abri de sa coquille bien close, elle était protégée de toute part, à l'exception de son ventre. C'est ce ventre que je voulais d'abord tâter.

Auparavant, je devais faire une étape. Il y avait près du Mans, à La Flèche, un vieil homme que je voulais voir avant de me lancer dans cette aventure. Il s'agissait du petit frère de mon grand-père, mort il y a longtemps, emportant avec lui bien des mystères concernant ma famille. Je le connaissais à peine, mais il était désormais pour moi l'ultime lien me rattachant à mes ancêtres bretons. J'attendais de cette rencontre une sorte d'adoucissement qui me paraissait nécessaire.

Sa maison était perdue parmi d'autres maisons, au milieu d'une longue rue rectiligne. Je sonnais. Une vieille femme radieuse – ma tante – m'ouvrit. Elle me conduisit à mon oncle qui était dans le salon, debout devant la cheminée : il m'attendait. Bien qu'il ait dépassé les 90 ans, il semblait solide comme un houx. Nous nous étions assis l'un en face de l'autre, ma tante m'avait servi un verre d'eau pétillante puis elle était venue prendre place à ses côtés. Alors, plantant ses yeux bleus dans les miens, il s'était enquis de ce qu'il pouvait faire pour moi. Je lui demandai de me parler de mon grand-père, son frère, puis de leur père et de leur grand-père : où avaient-ils vécu ? Que faisaient-ils ? Parlaient-ils le breton ? Il me répondait, comme le font souvent les personnes âgées, par des anecdotes. Ces souvenirs insignifiants en apparence, ces plaisanteries surannées faisaient revivre un monde dont j'ignorais tout : de vieilles demeures établies dans le pays du Léon ou de Tréguier, une vie simple, rurale, paisible,

oisive, quelques coups d'éclat dont on s'était longtemps transmis le souvenir mais qui avaient pali sous les lumières artificielles de la modernité. Il ne sert à rien de les retranscrire ici, cela soulignerait leur futilité. Mais à mes yeux, cette chaîne fragile, dont mon oncle était le dernier maillon, était d'une grande valeur.

Avant de partir, mon oncle me remit deux ouvrages qu'il avait consacrés à notre famille. C'étaient des documents imprimés artisanalement, reliés à la main. Je lui promettais de les lire, les posais dans le coffre et démarrais. Ma voiture s'engagea dans la longue rue déserte. Dans mon rétroviseur, je voyais le vieil homme et sa femme, debout devant la porte de leur maison, qui me regardaient. Avant de disparaître, je passais le bras par la fenêtre, je ne sais s'ils me rendirent mon salut.

Désormais, ce qui m'attendait, c'étaient des jours pleins de solitude, de silence et de liberté.

Vers la fin de l'après-midi, j'étais quelque part au nord de Nantes, non loin de Châteaubriant, dans le bocage profond et familier de Saint-Sulpice-des-Landes. Je traversais le village. De l'autre côté, après un calvaire, au bout d'une route bordée de haies et d'un bois de chêne, perdue au fond d'une marée d'herbe d'où émergeaient de grands arbres vénérables, se tenait la vieille maison de ma famille. Je poussais la porte : elle était vide, silencieuse et obscure.

En préparant ce voyage, j'avais découvert que ce coin de campagne isolé, où j'avais passé une partie de mon

enfance, se trouvait précisément sur l'antique frontière de Bretagne, dans cette zone mal définie que l'on appelle les marches et que j'avais décidé d'explorer. Je me souvenais qu'enfant, dans ma famille, personne n'était vraiment capable de dire où nous nous trouvions : était-ce la Bretagne ? L'Anjou ? La Mayenne ? Cette confusion était révélatrice de la zone grise dans laquelle était tombé notre rapport à la Bretagne. Mais elle était aussi à l'image de cette frontière qui a été tracée par l'histoire et que ni le paysage ni l'architecture ne délimitent précisément.

Alors que le soleil se couchait, je m'asseyais dehors. Une odeur d'herbe fraîche et de foin humide s'élevait de la prairie. Le ciel faisait au-dessus de ma tête une cloche immense et bleue. Je pensais à la déesse de la Nuit des anciens Égyptiens et je les enviais de se coucher, chaque soir, sous le corps parfait de cette femme céleste.

Je dormis très mal. J'étais trop énervé. Au moindre chuintement de la maison j'ouvrais grand les yeux, scrutant les ténèbres. Perdu au fond de mon lit, je retrouvais mes souvenirs de petit enfant, lorsque mes parents me disaient d'aller dans ma chambre et que je devais monter tout en haut, au grenier, dans les chambres des anciennes bonnes, loin des bruits et des voix rassurantes des grandes personnes, tout seul au bout du vieux couloir mal éclairé, plein de recoins, de malles, de pièces obscures, d'armoires entrouvertes. Je m'allongeais alors dans le grand lit glacé, les vieux draps étaient rêches, je me recroquevillais et

demeurais immobile, attendant que les couvertures se réchauffent. Et lorsque je dépliais un peu les jambes, c'était glacé de nouveau. Quand j'éteignais la lumière, la pénombre et le silence s'emparaient de la pièce ; terrifié, redoutant le sommeil, j'attendais désespérément que, par les volets grands ouverts, entrent les premières lueurs de l'aube qui apaiseraient enfin mes terreurs de petit garçon.

Au printemps, le soleil revient tôt dans le ciel. Il commençait à faire pâlir la nuit quand la sonnerie de mon réveil me tira du sommeil des insomniaques, lourd, encombré de rêves étranges. Je reprenais la route.

Je traversais des villages déserts, silencieux, confinés. Cela donnait encore plus de prix à la liberté que je m'étais octroyée. Parfois, je croisais un tracteur ou une camionnette, mais le reste du temps j'étais comme un voyageur solitaire dans un pays abandonné. J'allais vers le nord, suivant un chapelet de châteaux, de places fortes, de donjons. Après Châteaubriant et La Guerche, j'arrivais à Vitré, de là, je gagnais Saint-Aubin-du-Cormier.

L'endroit précis que je cherchais se trouvait un peu à l'écart de la ville. Rien ne l'indiquait sur ma carte et, suivant les indications que m'avait données une passante, je m'égarais dans une zone commerciale puis, franchissant un pont au-dessus d'une autoroute, m'engageais sur une route nationale quand je vis, sur la droite, un discret panneau indiquant « monument aux Bretons ». Je me garais sur le bas-côté. Le monument se trouvait de l'autre côté d'un

fossé, il était adossé à un rideau d'arbres, au fond d'une pelouse. Le silence du lieu était troublé par le grondement de l'autoroute, toute proche, et par le mugissement de 33 tonnes qui passaient à toute vitesse sur la route nationale. J'étais seul.

Le « monument aux Bretons » était une sorte d'autel de granit. Un écu semé d'hermines y avait été gravé, il était surmonté d'une lourde croix de pierre. Sur l'autel, des plaques de bronze rendaient hommage « aux 800 soldats du Saint-Empire, qui succombèrent ici pour la Bretagne » ; « aux 500 archers anglais qui versèrent leur sang » ; et, surtout, « aux 6 000 combattants bretons morts en ce lieu pour l'indépendance et l'honneur de la Bretagne, le 28 juillet 1488 ». En déposant mon sac à dos par terre, je songeais que la bataille avait eu lieu deux jours après la sainte Anne.

Je m'étais procuré dans une station-service de Vitré un de ces minidrapeaux bretons enfilés sur un fil de fer et surmontés d'une simlipointe de lance en plastique doré. Animé par une sorte de romantisme au petit bras, j'avais l'intention de déposer ce drapeau au pied du monument mais, en y arrivant, j'avais découvert que j'étais loin d'être le seul à avoir eu cette idée. Au pied de l'autel se trouvait toute une accumulation hétéroclite d'objets de dévotion : des vierges de Lourdes, des crucifix, des bougies à demi consumées et, dans l'herbe, toute une ribambelle de petits

drapeaux noir et blanc. Le plus ancien était couvert de mousse. Je plantais le mien à ses côtés.

Certains historiens contestent l'importance historique de l'affrontement de Saint-Aubin-du-Cormier : plutôt que le chant du cygne du duché de Bretagne, ils y voient une bataille entre grands seigneurs, au crépuscule de la féodalité, et rappellent que, dans les rangs « bretons » qui s'opposaient au roi de France, Charles VIII, se trouvait un futur roi de France, Louis d'Orléans, qui deviendrait Louis XII.

Mais à mes yeux, ces petits drapeaux plantés dans l'herbe, ces bougies noyées par la dernière averse, ces vierges de plastique renversées par le vent signifiaient bien autre chose : ils exprimaient humblement la permanence d'une mémoire, ils étaient la preuve que le souvenir de la Bretagne était toujours bien vivant. Ils m'encourageaient à aller de l'avant.

Avant de reprendre la route, j'étais revenu dans le village pour admirer les ruines du vieux château de Saint-Aubin-du-Cormier. Il avait été construit au XIII<sup>e</sup> siècle par le duc Pierre Mauclerc pour défendre l'accès à Rennes. Près de deux siècles plus tard, alors que l'artillerie était en train de révolutionner l'art de la guerre, ses murs de plus de trois mètres de large n'avaient pas pu contenir l'assaut de l'armée royale. Mais il n'avait pas été entièrement rasé : une partie de son donjon se dressait toujours dans le ciel. À son pied, au bord d'un étang, j'avais été intrigué par une de ces